

CARMEN

L'histoire de *Carmen* ressemble, en un point, à celle de *Joseph*. Lorsqu'on donna, pour la première fois, aux Parisiens, le chef-d'œuvre de Méhul, ils le dédaignèrent. Pour qu'ils se prissent à l'admirer, il fallut que le drame-biblique leur revint d'Allemagne, au bruit des applaudissements étrangers. Nous ne savons que trop combien les spectateurs de 1875 furent de glace aux beautés de *Carmen*. Si, par intervalles, quelque critique protestait, on le taxait de wagnérisme, on l'accusait d'intentions perverses et même — j'en pourrais fournir la preuve — d'animosité contre le directeur de l'Opéra-Comique. L'auteur était tombé en pleine floraison de talent, alors que, déjà, la saison des fruits s'annonçait. Son œuvre, cependant, jouée sur tous les théâtres d'Europe, prenait place dans le répertoire lyrique universel. Un jour, bon gré, mal gré, *Carmen* s'est imposée même en France. L'injustice commise apparaissait aux moins avisés. Aussi bien le goût et le sens de la musique s'étaient grandement développés parmi nous. L'oreille du public avait eu le temps de se faire à un certain caractère d'idées et de style. On s'étonna de s'être ennuyé jadis ; on en eut honte et l'on reprit l'estime de soi-même en applaudissant sans réserve tout ce qu'on avait méconnu.

Nous venons d'assister à la représentation solennelle, offerte en hommage à la mémoire du maître et sous les auspices du comité qui érige un monument à sa gloire. Cette soirée de réparation a été douce au cœur des musiciens. Jamais l'œuvre n'a paru si vivante, si pleine d'humanité, si riche de couleur, si franche et si curieuse tout ensemble. Je me demande où les auditeurs d'il y a quinze ans y avaient pu trouver la moindre obscurité. Tout y est lumière ou pétitement d'étincelles. Où sont, également, les traces de wagnérisme que les docteurs de l'époque y signalaient à l'envi ? Bizet n'eut du génie wagnérien qu'une connaissance assez vague. C'était, avant tout, un musicien de bonne foi et de premier mouvement. Dès ses origines, sa musique fut solide, ingénieuse, fortement équilibrée et ornée à ravir ; mais il partait des romans en usage dans notre école, et il ne s'affranchit que graduellement des conventions acceptées.

Avec *Djamileh*, son art personnel commence, véritablement, à s'épanouir. *Djamileh* est une des créations de rêverie les plus suavement françaises. Il importe qu'on la fasse bientôt connaître aux générations nouvelles qui n'en ont point respiré le parfum. Dans l'*Arlésienne*, le musicien enveloppe un beau drame littéraire d'une atmosphère sonore de passion, de mélancolie, de grandeur légendaire, simple et vraiment humaine. C'est une œuvre d'une texture spéciale et qui ne touche point au drame musical proprement dit. Alors Bizet écrit *Carmen*. Le voilà, non pas tout à fait émancipé des traditions, mais bien près du but ; sous sa main, les cadres s'élargissent. La vie circule, les personnages agissent comme en plein soleil, le sens pittoresque égale la peinture des choses, la mélodie a des accents d'une vérité rare et diverse, l'harmonie a des modulations présentées comme par facettes et l'orchestration chatoie de mille nuances imprévues. Que ne pouvons-nous attendre, maintenant, de l'artiste ? — Hélas ! pourquoi faut-il qu'il meure à trente-six ans !

Il est mort, et nous le pleurons ; mais il nous a laissé *Djamileh*, l'*Arlésienne* et *Carmen*, sans compter des mélodies admirables, et nous le glorifions à bon droit. Devant la postérité lointaine, il gardera sa figure de maître, hardiment et nettement française. A l'heure où nous lui consacrons un monument d'honneur, ne nous demandons pas ce qu'il aurait fait s'il lui eût été accordé de vivre pour notre orgueil et pour l'avancement de son art. Contentons-nous d'envisager ce qu'il a produit et soyons fiers de ses ouvrages.

C'est une partition d'un caractère surprenant, d'une robuste originalité, cette *Carmen* que nous écoutions, hier soir, à l'Opéra-Comique, interprétée, certes, comme elle ne le fut jamais. En son inspiration, en ses tendances, elle est de notre génie ; elle porte supérieurement nos marques. Les autres peuples ont leurs manières de sentir que nous savons comprendre ; nul n'a au même degré que nous ce sentiment de la vie ondoyante, divisée, tumultueuse, à travers laquelle, pourtant, toutes les intimités se font jour. *Carmen* ne veut pas être un tableau de l'existence ; elle s'accuse, autant que ses conditions l'ont permis, telle que la réalité même, spirituelle et forte, émouvante et légère comme à son insu. L'art français a ce grand côté particulier qu'il s'attache à se confondre avec la nature par observation et tendresse humaine, non par hypothèse et philosophie.

Il convient de faire ici leur part aux vaillants artistes qui ont porté l'œuvre à son plus haut point d'expression, en cette soirée unique. D'abord, Mme Galli-Marié a repris son rôle de la Carmencita ; dont elle fut la souveraine incarnation. Il se peut que son organe ait faibli, mais l'art subsiste intact. Et quel talent de comédienne ! Effrontée, séduisante, ensorceleuse, défiant tout le monde, n'ayant peur de rien, bohémienne jusqu'au bout des ongles, elle danse, elle s'agite, elle vous trouble, elle vous émeut. Rien de si fragique que la scène finale, où elle meurt.

En opposition à l'individualité ardente et fantasque de la gitane, les auteurs ont dessiné la douce figure de Micaëla. C'est un rôle un peu convenu, à vrai dire, et qui sent son opéra comique d'antan. Toutefois, Mme Melba a su lui donner un éclat et un charme inusités. Je n'ai pas à louer la voix incomparablement fraîche, délicieusement souple, de la cantatrice. Je dirai avec justice qu'elle n'a jamais chanté d'une perfection plus exquise, avec un sentiment plus délicat et plus profond.

Du côté des chanteurs, je dois, à présent, tenir de pair MM. Jean de Reszke et Lassalle. Le premier prête à la figure du dragon José son élégance charmante, sa voix de ténor généreuse, sa diction variée et pénétrante, son art de chanteur con-

sommé. On n'a pas plus de goût avec plus de passion, plus de sincérité avec plus de grâce. Le second, M. Lassalle, est entré magistralement dans le rôle d'Escamillo, le toréador. Son grand organe sonne superbement et la haute stature de l'artiste, sa belle carrure physique font merveille sous la veste brodée et le manteau rouge de l'homme qui abat les taureaux d'un seul coup. Nous avons l'habitude de voir M. Lassalle en ses rôles graves et majestueux. Je ne puis me rappeler sans plaisir que je l'ai entendu, une fois, naguère, s'égarer, dans une représentation à bénéfice, à jouer le personnage de César dans *Rendez-vous bourgeois*. Il y déploya, avec son talent de chanteur, une verve, une fantaisie surprenantes. N'est-il point permis, à l'occasion, de se divertir paradoxalement !

Les organisateurs de la fête ont cru devoir, pour la circonstance, introduire quelques pas de danse, au quatrième acte. Un chœur de l'*Arlésienne* et l'air du ballet des bohémiennes de la *Jolie Fille de Perth* en ont fourni la musique, et Mlle Rosita Mauri, entourée de l'élite de ses compagnes du corps de ballet de l'Opéra, a mis en valeur l'aimable intermède chorégraphique, imaginé et réglé par M. Hansen. Mlle Mauri n'a qu'à paraître pour qu'on soit sous le charme ; elle a plus que de la fougue et de la légèreté, plus que de la science et du style en son art : elle danse avec un ravissant esprit.

J'aurais tout dit lorsque j'aurais cité avec la louange qui convient les excellents artistes de l'Opéra-Comique qui complétaient la distribution : Mlle Mathilde Auguez s'est montrée pleine de verve ; MM. Lorrain, Grivot et Barnolt ont mérité des applaudissements. Les chœurs eux-mêmes ont tenu à se surpasser, et l'orchestre, sous la direction de M. Danbé, a été sans reproche. C'est une triomphale soirée, digne de la mémoire de Bizet, et dont l'éclat rejailit sur toute notre chère Ecole française.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

LA REPRÉSENTATION DE GALA

Je sens que je devrais être modeste. La belle soirée qui vient de finir au milieu des bravos enthousiastes d'une des salles les plus élégantes qu'on ait jamais vues, ayant été organisée par le *Gaulois*, au nom du comité de la presse, mon devoir serait évidemment de faire des manières. Mais comme je ne suis pour rien dans le résultat obtenu, comme je ne me suis pas seulement occupé de placer un petit banc devant un fauteuil, je conserve mon indépendance intacte et je vais en profiter pour être lyrique.

Il n'y a pas à dire : c'était absolument réussi, et je suis fier de mes collaborateurs. Il n'est pas aussi facile qu'on croit d'organiser une représentation de ce genre, et de trouver du premier coup les éléments nécessaires à attirer un public de choix. C'est pourtant ce qui est arrivé. Et la preuve c'est que, sur la seule annonce du programme, les places, grandes ou petites, ont été levées avec une telle rapidité, qu'au bout de deux jours il ne restait pas un coin, si mince qu'il fut. A cette occasion, je chanterai les louanges de mon camarade Lionel Meyer, secrétaire du comité, qui, chargé de la feuille de location, a trouvé le moyen de ne pas y pratiquer un seul double emploi. Ce fait est sans précédent ; j'en appelle à toutes les burlesques !

On sait avec quelle bonne grâce les artistes dont il sera question plus loin ont répondu à l'appel du comité. Les répétitions ont été charmantes. Il faut dire, d'ailleurs, que la tâche était facilitée par le personnel de l'Opéra-Comique, qui s'est mis en quatre pour aider les organisateurs. Il y a bien des remerciements à adresser à l'excellent M. Ponchard, M. Bernard, le précieux régisseur de l'Opéra-Comique ; aux contrôleurs et même aux ouvreuses, qui ont été d'une bonne grâce exquise. Des ouvreuses de gala, quoi !

Mais huit heures sonnent. Les voitures affluent aux alentours de la place du Châtelet. Un service d'ordre très complet parvient à éviter les encombrements, les carrosses de toutes les formes s'arrêtent devant la marquise du théâtre, laissant échapper de leurs flancs capitonnés les flots de velours, de soie et de satin, à la grande admiration des badauds.

Nous entrons, et, dès le seuil, nous sommes éblouis. Mais pour comprendre notre éblouissement, on nous permettra de remonter quelques heures plus haut.

Vous serez même bien aimable de remonter avec moi.

LA DÉCORATION

Hier matin, une armée d'ouvriers s'emparait de l'Opéra-Comique : tapissiers, décorateurs, jardiniers, mécaniciens, balayeurs. Chacun passe, chacun va, comme chante le chœur de *Carmen*.

Il s'agit d'être prêt à sept heures. On y parvient.

Le vestibule offre un superbe coup d'œil. On l'a transformé en grande serre d'hiver. Partout des massifs, des groupes de plantes rares, des corbeilles de fleurs. Les grands lustres sont enguirlandés de festons de feuillage et de fleurs. Les grandes baies qui donnent dans le second vestibule du contrôle sont ornées des magnifiques tapisseries en velours rouge fleurdelisé qui servirent au sacre du roi Charles X.

Le coup d'œil, à l'entrée, est féerique.

La garde républicaine, en grande tenue, se tient en bataille de chaque côté.

Le bureau du contrôle est caché par de très belle tentures en velours rouge.

Les deux grands escaliers sont ornés également de massifs de palmiers gigantesques, les panneaux couverts par de superbes gobelins et les rampes ornées de corbeilles de feuillage et de fleurs ; même décoration aux paliers, dont les grandes glaces sont entourées de feuillage.

Toutes les portes sont ornées de rideaux en velours rouge galonnés d'or.

Très réussie la décoration du foyer. Des massifs de plantes et des corbeilles de fleurs partout. Aux lustres, des guirlandes. Le charmant groupe de *Daphnis et Chloé* de Guilbert émerge d'un buisson de hautes plantes comme d'une forêt.

À droite du foyer est installée la musique de la garde républicaine. À gauche est le buffet.

Des flots de lumière électrique partout. Une véritable féerie.